

Rentrée solennelle de la Conférence du Stage
21 novembre 2003

Eloge de Louis Rheims
par Arthur Dethomas
Premier secrétaire de la Conférence

*A mes camarades de promotion, en gage
de notre amitié*

A mon fils, Félix de Belloy

Les arabesques vertes scintillaient sur l'écran noir.

Près du lit d'hôpital, elles dansaient.

Elles accompagnaient en virevoltant le malade endormi, interrompant le silence d'un son mécanique et pointu.

Mais voilà que l'aube venant, elles se sont lassées de s'amuser seules. Elles ont ralenti leur danse macabre, et se sont prosternées.

Elles ont accompli une dernière révérence, et dans un cri continu envahissant la chambre, elles se sont allongées sur le bas de l'écran¹.

Il y a quinze ans, Louis Rheims est mort. Il avait trente-trois ans.

Il y a quinze ans que rue de Charenton, dans l'amphithéâtre qui porte son nom, des générations de futurs avocats se succèdent sans rien savoir de sa vie².

Louis Rheims.

Un patronyme sans visage gravé au fronton d'une salle de classe.

Louis Rheims, ça sent la France.

¹ D'après Jean-Félix de la Ville, *Entre deux cils*, Ed. Plon, 2002.

² Le grand amphithéâtre Louis Rheims de l'Ecole de Formation du Barreau a été inauguré le 30 mars 1989 par le Bâtonnier Philippe Lafarge.

Ce Louis assiégeant les remparts de La Rochelle, ce Louis d'un Versailles brûlé par le soleil ou d'un exil à Coblenche.

Ce Reims du sacre au h silencieux et un brin déférent.

Louis Rheims, peu de traces, peut-être trop proche de nous pour qu'il appartienne déjà à l'histoire, fut-ce l'histoire de l'Ordre.

Car une fois mort et une fois enterré, une fois les larmes des siens versées, que reste-t-il de la vie d'un avocat ?

On se souvient souvent de ceux qui firent des infidélités à notre Ordre³ en épousant la politique ou la littérature.

Aux côtés de ceux-là, on retient parfois certains plaideurs. Et encore ne retient-on que les grandes affaires d'une poignée de nos confrères. Car une fois la parole envolée, l'avocat ne survit qu'au travers des gens ou des causes défendues.

Et que vaut Louis Rheims face à ces avocats, sujets de tant d'éloges ? Que pèse sa vie comparée à celles des Naud, des Isorni ou des Floriot ?

Oui, Louis Rheims fut avocat. Un avocat talentueux, un avocat réussissant avec une déconcertante facilité, amoureux de la profession, avocat des avocats à l'âge de trente ans.

Mais un avocat sans affaire retentissante, quelques dossiers criminels, des successions, quelques divorces, des intérêts privés indignes d'accéder à la postérité.

Et de ceux-là, de ceux qui ne furent que des avocats, simplement des avocats, que retient-on ? Que reste-t-il de la vie de ceux qui se sont levés pour emporter la décision d'un tribunal ?

Il en va pour eux comme de leurs mots : il ne reste rien de la parole.

Même l'écriture ne saurait la retenir. Et comment pourrait-elle enfermer le feu volatile, éphémère et vivant des mots de la défense ? L'écriture semble froide et son pouvoir d'émotion ténu au regard de la puissance créatrice de la parole.

Les mots que l'on dit s'envolent et s'éteignent. Ils éclatent et ils meurent. Et la mort a les dents serrées.

Ces avocats-là rejoignent les cohortes d'ombres de leurs confrères défunts vers lesquels nos mains se tendent vainement.

Louis Rheims, avocat de janvier 78 à décembre 88. Onze années d'exercice, c'est bien peu pour faire un avocat.

Et pourtant, parfois dans ce Palais, aux côtés des géants dont s'enorgueillit notre Ordre, un homme laisse une trace, une fragile éraflure que les anciens savent retrouver le long d'une

³ L'expression est de M. Jean-Denis Bredin, Eloge de M. le Bâtonnier Manuel Fourcade, Séance solennelle de Rentrée de la Conférence, 6 décembre 1952.

galerie, sur la surface froide d'un mur. Par un rite immuable, une procession d'hermines va poser la main sur ces parois, et le temps d'un discours laisse parler la pierre.

Alors oui !

Je viens faire l'éloge d'un homme mort avant l'âge où les robes s'habillent de pourpre, avant que les années ne rongent les disponibilités du temps et du cœur, parce que même brève, la vie d'un homme ne se laisse pas saisir facilement et que la sienne fut superbe.

Louis Rheims.

Atteint du cancer à 23 ans, Premier secrétaire à 24, membre du Conseil à 32, mort à 33.

Je n'ai pas vu ton masque Louis, ni touché à ton froid. Je n'ai pas mêlé mes larmes aux leurs. Mais j'ai mis ma main sur les murs, j'ai senti ta marque, et j'ai vu la place que tu occupes dans leur cœur.

J'ai compris en les écoutant que ce n'est pas par ton œuvre que tu t'es imposé dans leur mémoire, mais par la fulgurance de ta vie, par ta force longtemps couvée mais qui s'est déployée face à la maladie.

Quand vos yeux n'ont effleuré que des pyxides en ivoire, des perspectives de Canaletto et Le Baiser de Picasso,

Quand vos pieds n'ont foulé que les pelouses du parc Monceau et des parquets biseautés,

Quand vous n'aviez pour vous délasser que le lit d'ébène de Paul Morand,

Quand vous êtes né de l'union de la richesse, du savoir et de la gloire,

Et quand vous n'avez que vingt-trois ans,

Vous n'êtes pas préparé à entendre par un après-midi radieux que vous n'en avez plus que pour dix ans.

Aveugle, la maladie frappe en plein envol l'enfant de Lili de Rothschild et de Maurice Rheims.

Inapte, elle atteint ce fils adoré du grand commissaire priseur, collectionneur, écrivain et académicien.

Insultante, elle touche l'héritier de celui qui avant de faire fortune s'était échappé de Drancy, lui, le juif résistant, parachuté sur la France occupée.

Une telle filiation est un appel aux rêves de grandeur.

Louis avait coulé une enfance dorée à l'ombre des marronniers du huitième arrondissement, entouré de ses sœurs Bettina et Nathalie.

Le samedi, le prenant par la main, son père l'emmenait dans Paris, du faubourg Saint-Honoré à la rue Drouot. Louis l'accompagnait à de somptueuses ventes aux enchères, celles où « la richesse se bat pour la possession des preuves du génie »⁴.

Et le soir, plutôt que de se coucher, il écoutait discrètement les conversations des Deniau, Nourissier, Pompidou, d'Ormesson.

Il devint un ambitieux jeune homme aux yeux si bleus sous des cheveux noirs, traversant le lycée et la faculté en dilettante heureux et séduisant.

L'enfant béni, bientôt lassé de conquêtes faciles, tombait amoureux de Christine, si grande, si belle, et le tout-Paris se pressait pour assister à l'union de ce fils de famille et de cette femme vénérée.

Et puisque tout lui était si facile, Louis rejoignait un cabinet de bâtonnier aux dossiers raffinés.⁵

Puis il se présentait à la Conférence. Il impressionnait au premier tour et brillait au deuxième.

Le surlendemain, à la fatigue qui monte depuis plusieurs mois s'ajoute une douleur. Des crampes insupportables.

Une semaine avant le troisième tour, les mains agrippées à un fauteuil, il apprend de la bouche du médecin que son corps développe des lymphomes. Si la chimiothérapie n'enraye pas leur progression, il n'en n'a plus pour longtemps.

A tous les vivants qui oublient qu'ils vivent, Louis Rheims pose une question : que fait-on quand on sait qu'on va mourir ?

Pas mourir dans vingt ou trente ans, non, pas comme cet avocat optimiste qui avait commencé son testament par « Si un jour je meurs... ». Non, quand c'est une affaire d'années, de mois.

Et c'est un jeune homme un peu blême, au regard plus intense, qui pendant le troisième tour évoque les violonistes de Treblinka dont les doigts noueux pleurent du Schubert pendant qu'on mène à la mort leurs camarades.

Il est désigné Premier secrétaire. Mais la mort est entrée dans le royaume de Louis.

Puisqu'il est condamné à ne jamais connaître la vieillesse, il la fustige. Il décrit les vieillards édentés interprétant au théâtre de la nuit la pantomime funèbre de la vie qui passe.

« Ces spectres en quête d'un hypothétique au-delà, ballottés dans une dernière tempête, à la recherche d'un phare, d'un pâle soleil qui ne les éclaire plus, ont perdu l'espoir. Brisons ensemble les poumons artificiels, écrasons les sondes et les canules, arrachons les masques à oxygène »⁶.

⁴ Maurice Druon, Réponse au Discours de réception de Maurice Rheims à l'Académie française, 17 février 1977.

⁵ Louis Rheims fut collaborateur au cabinet de Mme. Geneviève Augendre et du Bâtonnier Francis Mollet-Vieville de janvier 1978 à octobre 1981.

⁶ Louis Rheims, rapport du Premier secrétaire à la séance du 19 juin 1980 du premier tour du concours de la Conférence du stage.

Dans les couloirs d'hôpital, Louis croise les regards hallucinés de ceux qui savent ; il entend des médecins mentir pour empêcher le désespoir.

Il se bat dès lors à coups de poison contre les tumeurs ; combat terrible et silencieux dont ses cheveux clairsemés portent les stigmates, tristes témoins d'un corps en lutte avec lui-même.

Année jubilatoire de Conférence, mais année de souffrance, de viols par intraveineuse, de nausées, de vomissements, avec la peur de devenir fou de douleur et l'angoisse paralysante de l'inconnu.

A la rentrée solennelle, d'une voix forte et un peu théâtrale, comme pour faire pardonner sa jeunesse, il prononce l'éloge d'Albert Naud.

En concluant son discours sur l'avocat abolitionniste passé de la Résistance à la défense de Laval, Louis interpelle le ministre d'une présidence finissante :

« Les geôles de France [vont] encore étouffer l'écho des gémissements d'un condamné qu'à l'aube on réveille pour que Justice soit faite. [...] Pour que la grandeur d'un passé nous éclaire encore, pour que vive Albert Naud une dernière fois parmi nous, Monsieur le Garde des Sceaux, abolissons la peine de mort »⁷.

Nous sommes en janvier 1981. A huit mois d'une loi historique, la salle l'acclame. Alain Peyrefitte, lui, sourit poliment.

Loin des applaudissements, Louis songe à sa propre condamnation. Et avec un courage mêlé de peur, il continue à se battre contre la mort.

Il y met autant de fougue qu'à l'époque d'Assas où, sous le nom de Loulou, il faisait le coup de poing en gants de pécarri contre des étudiants de gauche.

Alors, sous les coups de boutoir, la maladie se relâche peu à peu. Gavé de chimio, le corps réagit, et la rémission s'installe.

Au bout d'un an de combat, Louis peut enfin annoncer à ses amis que l'espoir renaît. « *I will not die* » leur dit-il. Pudeur de l'anglais, superstition devant une victoire à laquelle il n'ose pas croire tout à fait. Mais ce jour là, ses yeux bleus rayonnent et on ne voit qu'eux sur son visage creusé.

La maladie vaincue et la conscience d'une mort qui s'éloigne rendent soudain sa vie frénétique. Louis se met à bûcher le jour ; la nuit il sort, menant une vie à la déboulée, mêlant aubes et crépuscules.

Il est pris d'une fièvre au goût d'adolescence : partialité révoltante pour ses amis, excès, pudeur, audace, l'horreur des demi-mesures, et ce charme que donne l'inaptitude au scepticisme.

⁷ Louis Rheims, Eloge d'Albert Naud, Séance solennelle de Rentrée de la Conférence, 31 janvier 1981.

Les galeries du Palais se souviennent encore de ce bonheur porté avec élégance, un costume sur mesure et une cravate en tricot de chez Hilditch & Key, de ce bonheur de la jeunesse, à cent lieues du long sommeil d'un cœur apaisé par les années.

A cette époque, notre Ordre comptait moitié moins de confrères et la salle des Pas Perdus, où plus personne ne perd ses pas, était une ruche tout l'après-midi.

Louis passe ses journées au Palais, et à la buvette qui lui tient lieu de cœur. L'humour y est roi, et les secrétaires de la Conférence ses serveurs. Dans un vacarme étourdissant, au milieu des cartables et des robes roulées en boule, Louis est de toutes les discussions.

Assis en bout de table, il alterne traits d'esprit et blagues potaches. A la fois cassant et chaleureux, il jette sur le monde ce regard qui permet de rire de tout, avec la distance amusée des survivants. Autour de lui, ses amis éclatent de rire et goûtent son art de commenter la vie.

Et Louis travaille ses dossiers avec gourmandise, en artisan formé chez les meilleurs maîtres. Il s'installe rue de Tournon aux côtés d'un avocat marseillais à la crinière de lion⁸.

Et dans ce vieux Palais où la clientèle est une femme capricieuse qui voudrait qu'on l'attende⁹, les beaux clients, ces clients qu'on s'arrache, le suivent avec confiance, rassurés par son nom, fascinés par l'effronterie de ce jeune avocat.

Louis est partout. Rien ne l'impressionne.

Il aime l'audience et son humanité vibrante. D'une voix forte et claire, il plaide. Sûr de lui, de son aptitude à convaincre, il plaide les épaules en avant, les mains tendues. Il plaide avec tout son corps, il plaide avec talent.

Pas une minute de perdue, pas une seconde gâchée.

Il est sur toutes les scènes où se joue la comédie parisienne des mondanités. Avenue Gabriel, il reçoit ses amis, leurs succès, leurs chagrins, leurs rêves. Affectueux et attentif, dans une bouffée de havane, il s'y promène amusé, oubliant pour un soir la menace qui rôde.

Et plus que jamais, Louis traverse ses nuits de parties de poker où le temps n'a plus cours. Nuits de titans où se bousculent la fébrilité des doigts au contact des cartes, l'euphorie du gain, et le vertige horrifié de la chute.

A l'égard de l'argent, il a le détachement de ceux qui sont nés pour en avoir beaucoup. Durant des heures ce n'est pas l'enrichissement qui fait le prix du jeu, mais le jeu lui-même, sa puissance et son intensité d'aventure qui symbolisent la vie de Louis.

Et quand ce ne sont pas les cartes, il entraîne à corps perdu ses amis dans des soirées où seuls ses désirs semblent définir le cadre du réel.

Un jour enfin, pour couronner sa voracité vengeresse de vivre, Louis apprend qu'il est guéri.

⁸ Louis Rheims a été collaborateur au cabinet de M. Pierre Hebey de novembre 1981 à février 1985, puis s'est installé aux côtés de M. Paul Lombard.

⁹ D'après Jules Le Berquier, dans la préface de *Paillet, plaidoyers et discours*, T. I, Ed. Marchal, Billard et Cie, 1881.

Guéri !

La guérison est officielle, les années de rémission derrière lui, la lettre signée du plus grand spécialiste du pays.

Guéri !

A l'aune d'une vie, une lettre comme celle-là, c'est une levée d'écrou !

Guéri !

Tout redevient possible.

Louis peut enfin vivre sans mépriser la mort et en aimant la vie. Il exhale une énergie prodigieuse.

Cette lettre, c'est la fin des angoisses, des examens réguliers et tus, de cette peur sourde et omniprésente. La vie reprend tous ses droits, et justifie à nouveau toutes les ambitions.

A 32 ans, clamant avec humour qu'il sera le plus jeune bâtonnier de Paris, ce dont personne ne semble douter, il se présente aux élections du Conseil de l'Ordre. Son élégance, sa supériorité et son ambition auraient pu, auraient du lui attirer des ennemis.

Il faut toujours expier quelque chose !

Et pourtant, Louis est élu en novembre 87.

Comme tu étais beau à voir Louis ! Et quelle revanche ! Le soir des résultats, tu remerciais tes confrères, tu embrassais tes amis, tu riais lorsqu'on te félicitait.

Pour te reposer après les élections, tu es parti skier. Au bas d'une piste, tu as ressenti une douleur. Au bras, puis à la nuque. Tu as su tout de suite. Retour précipité vers Paris pour te l'entendre confirmer, le plus grand spécialiste du pays s'était trompé.

Comment imaginer le contrecoup d'une telle découverte ? Après la nouvelle de la guérison, la mort une fois encore venait annihiler tous les espoirs.

1988, douze mois d'agonie, ta dernière année.

Après cette vitalité et tout ce bonheur, il y avait là un tournant si brusque, un abîme si inattendu que le Barreau en sentit pour toi une fraternité et une tendresse décuplée.

Mais comment leur raconter ? Toi qui dégageais tant de vie, tu te prêtes si mal à l'éloge funèbre.

Comment faire revivre ton charisme ? Comment parvenir à rendre ta présence, qui ne se conçoit justement qu'au présent ?

Maintenant que tu es mort, comment leur parler de toi, qui n'as laissé que de la vie ?

« Il avait le prénom d'un roi et la vie ne lui a laissé le temps que d'être un prince »¹⁰. Un prince éternellement jeune, à la vie en forme de tourbillon où s'enlaçaient le luxe et la souffrance.

Mais pourquoi sa marque est-elle encore visible ? Pourquoi le nom de Louis Rheims résonne-t-il encore dans ce Palais ?

Sans doute parce que sa vie était un pari contre les jours, et que malgré cela, il n'a pas brûlé son talent,

Sans doute aussi parce qu'il donnait aux autres le goût d'exister sans mesure et que son incandescence illuminait plus loin encore que ceux qu'il étreignait,

Sans doute enfin parce que sa vie était faite d'une souffrance qui éteint les mots, et qu'il avait pris le parti d'en jouir tout de même.

Mais Louis Rheims n'est pas qu'un jeune homme prometteur mort beaucoup trop tôt.

Ce n'était qu'un dandy encanaillé et bagarreur, un premier secrétaire à peine membre du Conseil, pas un ténor, même pas un de ces bâtonniers qui dictent leur volonté par delà la mort, mais c'était un avocat.

Il n'avait même pas d'ennemis, les seuls vrais témoins de la gloire, mais il était avocat, et jusqu'au bout du cœur.

Louis Rheims symbolisait à la perfection ce métier fait d'un bien curieux attelage, de ce mariage de l'eau et du feu ; l'eau rassurante du conformisme et des manières policées des gens de justice, et le feu de la violence et du courage de braver le jeu social et de s'opposer à la marche certaine des choses.

Et peu importe qu'il n'eût que peu d'affaires ! On ne devient pas avocat, on l'est.

Oui, il avait la confraternité, l'éducation et la munificence, mais aussi le détachement, l'ironie et toute la pugnacité de la défense.

Comment s'étonner dès lors que face à la douleur, son refuge ait été sa robe ?

Il ne la quitta jamais.

Mais la maladie était trop forte.

Pendant son dernier été en Corse, il s'est longuement promené dans le jardin surplombant la mer. Il s'est encore une fois noyé les yeux dans ce paysage tant aimé, entre le désert des Agriates et les pierres sèches du village de Saint Florent. Une brise légère faisait à peine trembler l'ombre des glycines de la villa Ochinèse. « Il faisait chaud, [Louis] avait froid »¹¹.

¹⁰ Olivier Schnerb, Notice sur Louis Rheims à l'assemblée générale du 8 janvier 1989 de l'association des secrétaires et anciens secrétaires de la Conférence.

¹¹ Rapporté par Nathalie Rheims, *L'un pour l'autre*, Ed. Gallimard, Coll. Folio, 2001, p. 24.

Quelques mois plus tard, il est venu s'asseoir sur l'un des bancs longeant la bibliothèque de l'Ordre. Et sur ce banc il passa la journée, assis, saluant ses confrères.

Que n'ont-ils compris à ce moment-là que ce jeune homme au crane rasé, cadavérique dans une robe devenue trop grande, venait leur dire adieu !

Puis, sentant que la maladie allait enfin « pousser à l'extrême sa lente cruauté »¹², Louis écrivit au bâtonnier¹³.

« Mon Bâtonnier,

Me voilà dans le tunnel !

Malgré ce gouffre où le végétal a pris le pas sur l'humain, mes pensées vont vers le Palais, le Conseil, et vers vous. A l'heure où j'en suis éloigné, je mesure l'amour que je porte à notre profession et mon éloignement n'en est que plus douloureux.

Rassurez-vous, je garde le moral car avocat je suis et resterai toujours.

Faites mes amitiés à tous. [...]

A vous Monsieur le Bâtonnier, je tiens à vous dire mon admiration pour votre compétence et votre autorité. Je suis fier d'être à vos côtés.

Je vous embrasse respectueusement.

Louis Rheims »

Louis est mort dix jours plus tard.

Pour nous, passagers de ce monde décidément désenchanté, d'avoir été les témoins de cette vie, d'avoir senti notre humanité espérer et se briser, il reste la douleur de cette promesse inachevée.

Le souvenir de Louis en est teinté d'une majesté souverainement triste.

Une robe, quelques vieux dossiers, trois lettres au Bâtonnier, témoins dérisoires d'une existence passionnée.

Il ne reste rien de la vie d'un avocat.

Mais de Louis, il reste la fulgurance d'un souffle.

¹² L'expression est de M. Bertrand Poirot-Delpech.

¹³ Lettre envoyée de l'hôpital Laennec au Bâtonnier Philippe Lafarge.

Je tiens à remercier pour leur aide :

Félix de BELLOY, Laure DETHOMAS, Edmond-Claude FRETU, Michel LEGUELTEL, Stéphanie LE ROY, Jean-Christophe MAYMAT, Bertrand PERIER, Yves OZANAM, Yann ROUSSEAU, Benjamin SARFATI, Olivier SCHNERB et Jean-Félix de la VILLE-BAUGE.

Et pour leur témoignage :

Geneviève AUGENDRE, Christine BARRAULT, Jean-Didier BELOT, Jean-Louis BORLOO, Jean-Hugues CARBONNIER, Philippe CHAMPETIER de RIBES, Frédérique DENIAU, Antoine FOURMENT, Pierre HEBEY, Charles HEILBRONN, Eliane HEILBRONN, Michel KONITZ, Grégoire LAFARGE, Edouard de LAMAZE, Didier LEICK, Christiane LETULLE-JOLY, Paul LOMBARD, Isabelle MATTHYSSENS, Christine ORBAN, Françoise d'ORMESSON, Jean d'ORMESSON, Philippe PENINQUE, Bertrand POIROT-DELPECH, Michel RASLE, Bettina RHEIMS, Nathalie RHEIMS, David de ROTHSCHILD, Olivier SCHNERB, Francis SZPNER, Hervé TEMIME et Béatrice WEISS-GOUT.